

Coujurs

à  
Georges Rodenbach

R

Diffusé en France et dans l'Union Française

PAR  
TOUS LES LIBRAIRES  
41, rue de Seine, PARIS

L'Amitié  
de  
Stéphane Mallarmé  
et  
Georges Rodenbach

*L'Amitié*  
*de Stéphane Mallarmé*  
et de  
*Georges Rodenbach*

Préface de  
**HENRI MONDOR**  
*de l'Académie française*

*Lettres et textes inédits*  
*1887 - 1898*  
*publiés*  
*avec une introduction et des notes par*  
**FRANÇOIS RUCHON**

*BEAUX TEXTES, TEXTES RARES, TEXTES INÉDITS*

*PIERRE CAILLER ÉDITEUR - GENÈVE*

1949

[1887]

*Pour ces lettres de Mallarmé, nous avons suivi très exactement la ponctuation des originaux; comme on le sait, elle s'écarte très souvent de l'usage habituel. Quant aux lettres de Georges Rodenbach, leur ponctuation ne présente aucune singularité.*

F. R.

Mon cher Monsieur Mallarmé,

Notre cher ami Villiers qui part à la fin de la semaine pour la Belgique vient, avant son départ, partager notre dîner mercredi prochain. Voulez-vous nous faire à tous le grand plaisir d'être des nôtres, *tout à fait sans façon* vers 7 heures ?

Dans l'espoir que vous ne nous refuserez point, croyez-moi votre fidèle.

Georges Rodenbach.

Pas de date dans l'original.

Deux lettres inédites de Villiers à G. Rodenbach (datées du 5 et du 26 novembre 1886) nous permettent de fixer au début de l'année 1887 la tournée de conférences en Belgique, qui fut organisée par G. Rodenbach. Villiers y parla entre autres d'Axël.

Paris, 25 mars 1888.

Mon cher Rodenbach

Votre titre, avant le volume ouvert, provient de quelqu'un initié au sens de la poésie qui en effet n'a qu'à prendre la parole pour tout ce qui s'exprime tacitement et directement à nous, et émeut la rêverie ; et cet art consiste, n'est-ce pas ? le suprême, à ne jamais en les chantant, dépouiller des objets, subtils et regardés, du voile justement de Silence sous quoi ils nous séduisirent et transparait maintenant le Secret de leur Signifiante. Aussi faut-il des doigts délicats, faits à indiquer sans toucher, puisque ne reste aucune réalité ; elle s'est évaporée en écrit !

Voilà ce qui me hantait entre vos poèmes qui comptent parmi les plus purs et les miraculeux que j'aie lus : bientôt nous en causerons vers à vers, chaque étant un coup d'archet bien rare.

Votre  
Stéphane Mallarmé.

La lettre est datée dans l'original. C'est la première lettre de Mallarmé au poète.

Mallarmé évoque ici le recueil intitulé *Du Silence* que Rodenbach publia chez Alphonse Lemerre à Paris, en 1888. C'est son premier recueil où s'affirme nettement l'influence du symbolisme.

Paris, 12 mars 1889.

Mon bon Rodenbach

Dans ce déchirement, croyez que je pense à vous.  
Toute la sympathie de ces dames aussi, et pour  
Madame.

Votre main

Stéphane Mallarmé.

La mère de Georges Rodenbach, malade depuis fort longtemps et presque aveugle, mourut à Bruxelles le 6 mars 1889 ; le poète put l'assister dans ses derniers moments. A Bruxelles, le même jour, mourait Max Waller, un des compagnons de jeunesse de Rodenbach et un des chefs de la *Jeune Belgique*. Rodenbach aimait tendrement sa mère. Il lui dédia un groupe de poèmes : *Choses de l'Enfance*, dans la *Jeunesse blanche* où il évoque mélancoliquement sa ville natale et ses souvenirs de collège.

[Après mars 1889]

Mon cher Monsieur Mallarmé.

Excusez-moi bien : la présence ici de mon père et de ma sœur m'avait fait perdre de vue votre mensuelle bonne œuvre de charité et d'affection artistique.

Voici réparé l'oubli par l'envoi ci-joint.

Bien vôtre

Georges Rodenbach.

Pas de date dans l'original.

Cette lettre, qui doit se placer entre 1888 (arrivée de Rodenbach à Paris) et août 1889 (mort de Villiers de l'Isle-Adam), évoque une des actions charitables de Stéphane Mallarmé qui, trop pauvre pour soutenir seul Villiers de l'Isle-Adam, faisait discrètement appel au concours de ses amis. Il envoya une lettre (le 12 mars 1889) à Coppée, Huysmans, Léon Dièrx, Gustave Guiches, Mery Laurent et Rodenbach : « Notre pauvre ami Villiers de l'Isle-Adam traverse une crise, maladie, soucis, d'une durée incertaine; nous voudrions, quelques-uns, la lui adoucir, et je crois que vous sentiriez du regret à ne pas être averti. S'engager à cinq francs fixes par mois, réunis ainsi ou par une avance, en bons de poste, dans mes mains, paraît le moyen le plus simple — on commencera tout de suite en mars. » (Lettre de Mallarmé à François Coppée, citée par Henri Mondor, *Vie de Mallarmé*, II, p. 550.)

[19 mai 1889]

Cher ami,

Oui ; je ferai l'école buissonnière, ce Mardi soir 12, avec délice, c'est chez vous si charmant. Madame Mallarmé remercie amicalement Madame Rodenbach et vous, elle traverse une crise de santé pénible ; mais ma fille, qui se propose de m'accompagner, joint au mien son meilleur souvenir pour vous deux.

Le miraculeux livre, Rodenbach ! que vous seul pouviez à ce point réussir : je vous en écrirai demain ou après, le charme s'en garde longtemps.

Votre

Stéphane Mallarmé.

Cette lettre n'est pas datée dans l'original, elle précède la lettre suivante et se rapporte, comme elle, à la publication d'une nouvelle de Georges Rodenbach : *L'Art en Exil*, pathétique histoire d'amour dont plusieurs pages seront reprises dans le *Carillonneur*. On trouvera une analyse complète de cette nouvelle dans le livre de Pierre Maës, *Georges Rodenbach, 1855-1898*, Paris, Eugène Figuière, 1926, pp. 114-115. *L'Art en Exil* parut à Paris, chez Quantin, fin avril, début mai 1889.

Mardi 21 mai [1889]

Mon cher Rodenbach

Ce sont vos qualités, toutes, que fond ce livre, avec un dosage parfait, du savoureux au poignant : un poème, sans que les quelques motifs qui le composent, une fois rompent, et cessent le chant d'âme. Avec quel soin, vous évitez les placages et toutes les mauvaises habitudes du roman proprement dit ; et le récit se fait tout seul, comme circule l'air de votre paysage. Je range *l'Art en Exil* entre les volumes qu'on revoit, et dont le texte miroitant et rare ne s'épuise pas du premier regard.

Merci et votre main

Stéphane Mallarmé.

Pas de millésime dans l'original.

Comme critique, Mallarmé était la bienveillance et la bonté mêmes. Voilant les défauts — et il y en a dans cette nouvelle — il s'ingénia à mettre en évidence et en valeur ce qu'il y a de poignant en elle et le « chant d'âme » qu'elle a fait retentir en son esprit.

Paris [1889]

Cher ami,

Si vous restez à Paris ce soir et que vous n'ayez rien de mieux à faire — étant seul — venez dîner avec nous 7 heures. Nous causerons de notre pauvre cher Villiers.

Georges Rodenbach.

Pas de date dans l'original.

Ce billet semble postérieur de peu à la mort de Villiers de l'Isle-Adam survenue le 19 août 1889. Rodenbach avait été présenté à Villiers, en 1886, par Grégoire le Roy et Maurice Maeterlinck, lors d'un court séjour à Paris. « Je les rejoignis tous deux un soir du mois dernier, sur le boulevard, à Paris... Nous allâmes dans une brasserie de Montmartre où ils avaient l'habitude de se réunir, le soir, autour du comte Villiers de l'Isle-Adam; le splendide écrivain des *Contes cruels* était déjà là, attablé. » (G. Rodenbach, *La Jeune Belgique*, 5 juillet 1886. « Trois nouveaux poètes : Ch. van Lerberghe, Grégoire le Roy, Maurice Maeterlinck. ») Villiers fut un des témoins au mariage de Georges Rodenbach, célébré à Paris le 11 août 1888. Rodenbach publia sur son ami un très bel article dans le *Figaro* du 20 août 1889: « Villiers de l'Isle-Adam », article recueilli plus tard dans l'*Élite*, Paris, Charpentier, pp. 79-86.

[Gand] mardi 4 février 90.

Mon cher Monsieur Mallarmé,

Je vous écris de la calme et gothique ville de Gand où nous sommes *lous deux*, Madame Rodenbach a eu cette chance (dont je bénéficie) de pouvoir partir aussi, car on a loué précisément la veille notre appartement.

Donc tous deux nous vous attendons tous deux ici lundi prochain, à partager tout familièrement notre déjeuner chez mon père qui sera enchanté de vous recevoir.

Départ de Bruxelles par l'express de 9 heures 33 — Et nous irons vous prendre à la gare de Gand.

Donc à Lundi, n'est-ce pas. Et en attendant, recevez nos meilleures amitiés à partager en famille.

Georges Rodenbach.

Gand, 9, boulevard Frère-Orban.

Rodenbach a passé son enfance et son adolescence à Gand, où son père avait été nommé vérificateur des poids et mesures dès le 1er octobre 1856 et où il résida jusqu'à sa mort. Mallarmé était au début de 1890 en tournée de conférences en Belgique. Il parla à Gand, à Liège, à Bruxelles et à Bruges.

Tous deux : Rodenbach pensait que Geneviève Mallarmé accompagnerait son père. La rencontre projetée avec les Rodenbach ne put avoir lieu.

Paris 89 rue de Rome  
8 février. Samedi

Mon cher Rodenbach

Je dicte, comme Mendès tout bonnement, ayant un peu trop la plume aux doigts, pour mon propre compte.

Voici, mon pauvre ami, que tout se démolit, comme c'est l'usage, par les dépêches de la dernière heure.

Je ne pars que Lundi, et je pars seul.

J'apprends, de Bruges, que je ne vaticine, dans cette ville, que le Lundi gras, à la place de Verviers, qui n'a pas lieu. L'amoindrissement des recettes, pour parler ténor, le détraquement que cause le retour de Liège à Bruges et le laps, qui sépare de cette dernière conférence celle faite Mercredi prochain à Anvers, tandis que ma fille, visitait successivement Bruges et Anvers, dans l'itinéraire d'abord arrêté, et revenait près de sa mère, tout cela la décide à ne pas me suivre.

Notre si agréable rendez-vous à Gand, avec les vôtres, disparaît. A Gand où j'officie Jeudi, il y a, n'est-ce pas ? peu de chance de répéter une conférence, le Dimanche suivant, chez le Gouverneur, comme vous aviez eu la bonté de me le faire primitivement entrevoir. Toutefois, je laisse cela à votre discrétion, anxieux, après tout, de récolter quelque or et de ne pas revenir les mains trop vides. — « Et

une lecture de mes poèmes en prose ou de vers ? »

Il faudra bien que nous nous rencontrions, cependant, sous des cieus les vôtres ; et je ne vous dis qu' « au revoir, cher ami

Votre  
Stéphane Mallarmé

Ma femme, Geneviève, sourient à Madame ; et veuillez, en raison de mes ennuis, m'excuser près de Monsieur votre père. »

Lettre dictée à sa fille Geneviève. La partie entre guillemets est de la main de Mallarmé.

Mallarmé partit le lundi 10 février 1890. Il fit six conférences (deux à Bruxelles, une à Anvers, Gand, Liège, Bruges), toutes sur le même sujet : « Villiers de l'Isle-Adam ». Mallarmé fut admirablement reçu par Edmond Picard, Albert Mockel, Verhaeren, qui s'ingénierent à lui rendre agréable le séjour en Belgique. Accueilli à Bruges par les membres de la Société littéraire l'Excelsior, il les remercia en leur dédiant un fameux sonnet :

A ceux de l'Excelsior.

*A des heures et sans que tel souffle l'émeuze  
Toute la redûté presque couleurs encens  
Comme furtive d'elle et visible je sens  
Que se dévêt pli selon pli la pierre veuve*

*Flotte ou semble par soi n'apporter une preuve  
Sinon d'épandre pour bûche utile le temps  
( Nous inamémoriaux quelques-uns si contents )  
Sur la soudaineté de notre amitié neuve*

*O très chers rencontrés en le jamais banal  
Bruges multipliant l'aube au défunt canal  
Avec la promenade éparse de maint cygne*

*Quand solennellement cette cité m'apprit  
Lesquels entre ses fils un autre vol désigne  
A prompt irradiier ainsi qu'aile l'esprît*

Stéphane Mallarmé.

Publié dans le livre jubilaire du Cercle Excelsior de Bruges, en juillet 1893, p. 367.

(Ce sonnet a été publié dans les œuvres de Mallarmé sous le titre : « Remémoration d'Amis belges ». N. R. F., 1917, pp. 102-103, avec deux variantes.)

X

[Paris] 21 avril 1890.  
Lundi.

Mon cher Monsieur Mallarmé,

Voulez-vous nous faire le plaisir, ces dames Mallarmé et vous, de venir dîner tout familièrement avec nous Lundi prochain, à 7 heures, dans notre nouveau gîte, 2, rue Gounod, où nous espérons que vous n'oublierez pas les fugitifs que nous sommes.

Un mot pour nous dire que oui, n'est-ce pas, et en attendant recevez les meilleurs souvenirs de nous deux à vous trois.

Georges Rodenbach.

Au début de son établissement à Paris, Rodenbach habita la rue Boursault 27. Il résida rue Gounod de 1890 à 1897. En novembre 1897, il s'établi dans un élégant hôtel particulier du boulevard Berthier.

[Paris] 17 décembre 1890.

Mon cher Monsieur Mallarmé,

Merci du don précieux de vos pages sur Villiers, tout reparu à vos phrases cajolantes et qu'on dirait des gestes magnétiques, le rappelant vraiment de l'ombre et du silence où la mort l'enfonça.

Présence si complète que cette mémoire désormais nous hantera même selon votre évocation : l'air d'un roi somnambule dans la chambre de pierreries où vous l'avez abrité.

Croyez-moi toujours votre

Georges Rodenbach.

Un bon souvenir de nous deux à vous trois, et à bientôt.

Datée dans l'original.

De retour de Belgique, Mallarmé lut devant un cercle d'intimes, le 24 février 1890, chez ses amis Eugène Manet, dans l'atelier de Berthe Morisot, rue de Villejust 40, la conférence qu'il avait prononcée en Belgique et qui y avait fait quelque bruit. On raconte que Degas, agacé par cette lecture d'une œuvre difficile, quitta la salle en grognant : « Je n'y comprends rien ».

Il la publia dans l'*Art moderne*, 23 février et 2 mars 1890, puis dans la *Revue d'aujourd'hui* (15 mai 1890), et enfin à Paris, Librairie de l'Art Indépendant, tirage à 50 exemplaires. C'est un de ces textes que reçut Rodenbach.

Le texte donné dans *Divagations et Vers et Prose* est incomplet.

Paris, 15 avril [1891]

Mon cher ami

J'achève, empaumé. Je ne crois pas que jamais en partant déjà d'une subtilité, on ait plus loin et délicieusement filigrané l'analyse : comme parfois vous réincorporez tout d'une touche pleine et vibratoire. A part cette divination des appartements où, le plus humble, il devient princier du fait qu'y éclate le rêve, votre âme toujours donne cette haute impression de luxe qu'elle a le temps ; soit, de ne pas perdre une spirale mais la déroulant à son tour, vers par vers qui sont et chuchotés et chantants. *Le Règne du Silence*, « poème » c'est vrai, je comprends ; et, pour la première fois, le motif d'une œuvre se compose, et son mystérieux lien, presque de ce qui n'est pas dit, mais purement ; plane, hante : C'est très beau et très Poe, cela.

Votre main

Stéphane Mallarmé.

Pas de millésime dans l'original.

*Le Règne du Silence*, le premier recueil important de Rodenbach, a paru à Paris, Bibliothèque Charpentier, E. Fasquelle, éditeur, en 1891. Il comprend quelques-unes des pièces les plus caractéristiques de notre poète groupées sous les titres suivants : « La Vie des Chambres », « Le Cœur de l'Eau », « Paysages de Ville », « Cloches du Dimanche », « Au Fil de l'Âme », « Du Silence ».

[Paris] 7 juillet 1891.

Mon cher Monsieur Mallarmé,

Dans ce Paris d'été si vide dont la solitude se double de la mienne, quelle bonne chance d'avoir eu à lire vos *Pages* que je vous remercie d'avoir songé à m'envoyer. Surprise, presque, de la nouveauté sous cet aspect et dans ce grand texte — périlleux, où les mots ont l'air d'être vus au microscope. Mais votre art est de ceux qu'on peut regarder ainsi. J'ai déjà eu la joie de dire tout haut ce qu'il me suggère. Et combien j'ai plus encore senti dans ce sens en relisant ici ces merveilleux poèmes en prose : les uns comme *Plainte d'Automne* et *Frisson d'Hiver*, déjà avec une éternité tranquille de Musée ; d'autres qu'on sent encore fortifiés de votre présence, que traverse l'ombre de votre geste, où l'on entend votre voix.

Toujours c'est une vive jouissance d'art ! Et de nouveau vous m'avez communiqué, sous les espèces de tels mots magiques qui sont vôtres et où fut vraiment par vous transsubstantié l'Infini.

Croyez-moi à vous.

Georges Rodenbach.

Un souvenir pour ces dames Mallarmé de nos deux parts.

Daté dans l'original.

Il s'agit ici de l'édition de 1891 de *Pages*, parue à Bruxelles, chez Deman, avec une eau-forte de Renoir en frontispice. Le volume comprenait douze poèmes en prose et quelques études. Nous reproduisons ci-contre l'amicale dédicace de Mallarmé à Georges Rodenbach.

to Georges Rodenbach

en même admiration

qu'amicité

Stéphane Mallarmé

Valmuis, fin 1891

PAGES

[Paris, 1891]

Mon cher Monsieur Mallarmé,

Pouvons-nous espérer que vous vous échapperez assez tôt ce soir pour nous venir un moment avec ces dames Mallarmé, puisque c'est votre chemin de retour. Faites cela pour l'amour de nous — et de la poésie afin de ne pas désoler le jeune poète qui nous dit ses vers et qui doit beaucoup à l'avis du maître que vous êtes.

Bien vôtre

Georges Rodenbach.

Et rien pour vous déranger : ni habit, ni rester tard.

Le billet n'est pas daté dans l'original.

Cette lettre et les trois qui suivent se rapportent à un jeune poète — Pierre-René Hirsch — auquel s'intéressait Georges Rodenbach. Pierre-René Hirsch avait publié en 1890, chez Lemerre, une plaquette, avec J.-Guy Ropartz : *Intermezzo*, d'après le poème de H. Heine.

[Paris, juillet 1891]

Mon cher Monsieur Mallarmé,

Je vous envoie ci-contre un exemplaire de l'*Après-Midi d'un Faune*, terni, maculé par des relectures ravies — pour un dernier vœu triste et touchant. Il s'agit de ce jeune poète Pierre-René Hirsch que vous aviez rencontré chez moi, et qui se meurt. Je l'ai vu l'autre jour, pâle de la pâleur des dernières semaines, avec vos vers et quelques autres à ses lèvres. Figurez-vous, ayant le don de s'illusionner des phtisiques, qu'il rêve une dédicace de vous. Je le lui ai promis, et vous me pardonnerez, n'est-ce pas, en me comprenant.

Renvoyez-moi l'exemplaire, que je lui transmettrai aussitôt, car il attend peut-être après ce peu d'écriture de vous pour mourir.

Croyez, mon cher Monsieur Mallarmé, à mon amitié fervente et présentez de nos deux parts un souvenir à Madame et Mademoiselle Mallarmé.

Georges Rodenbach.

Pas daté dans l'original.

Mallarmé répondit avec sa gentillesse habituelle au désir du jeune poète, et lui envoya la dédicace demandée :

*Hirsch, poète, si vous n'aviez  
Pour y délivrer la minute  
Idéale tous les claviers  
Le faune écouterait sa flûte.*

(Vers de Circonstance, N. R. F., 1920, p. 52, No XIII.)

Valvins, par Avon,  
(Seine-et-Marne)  
Lundi [Juillet 1891]

Cher ami

Je vous remercie de m'avoir donné l'occasion d'un plaisir dernier à ce pauvre enfant, dont j'apprends la mort par le journal d'aujourd'hui : comme c'est sinistre, il était si doué.

Toutefois, son pauvre livre a-t-il pu lui arriver à temps ? je vous l'ai renvoyé directement tout-de-suite ignorant son adresse ; et sans un mot, parce que je travaillais.

Je suis sans fille, la mer et des amies à elle me l'ont prise.

Respirez-vous Paris encore ? ah, si Fontainebleau vous attirait jamais, comme j'aurais à vous voir une satisfaction ; ainsi que nous tous, Madame Rodenbach, car nous serons bientôt au complet.

Au revoir. J'avais grand besoin de ces quelques mois devant moi-même, et ressaisis plusieurs fils égarés.

Merci d'avoir bien lu *Pages*.

Ma femme et moi vous envoyons à tous deux les meilleures amitiés.

Votre  
Stéphane Mallarmé.

N'est pas daté dans l'original.

Mallarmé se sentant souffrant et étant surtout las de son enseignement avait obtenu un congé de six mois pendant lequel il put travailler et « ressaisir plusieurs fils égarés ». Lors de la rentrée, il demande — et obtient — l'autorisation de se faire remplacer dans l'un de ses cours. Ainsi, il n'avait plus que six heures de leçons (H. Mondor, *Vie de Mallarmé*, II, pp. 622-623).

[Paris], 30 Juillet 91.

Mon cher Monsieur Mallarmé,

Bien merci de ce que votre bon cœur vous avait suggéré, les exquis vers qui auraient fait la dernière joie du pauvre enfant et, arrivés trop tard, n'ont pu que joindre leurs rimes — comme des mains — à son chevet mortuaire.

Croyez-moi votre reconnaissant pour lui et dévoué.

Georges Rodenbach.

Nous partons pour la Hollande la semaine prochaine et nous revoir sera pour le retour.

Daté dans l'original.

Paris, 28 juin [1892]

B.L.M.

Cher ami, il faut cependant vous exprimer, mieux que dans une rencontre et par une poignée de mains, à quel point je considère *Bruges la Morte* comme une œuvre. Les silences et la mortelle transparence d'Ombre de cette cité à part, vous êtes, n'est-ce pas et c'est indiscuté, l'évocateur de ces charmes-là, j'apprécie en ce livre le poème, infini par soi mais littérairement un de ceux en prose les plus fièrement prolongés.

Votre histoire humaine si savante par instants s'évapore ; et la cité en tant que le fantôme élargi continue, on reprend conscience aux personnages, cela avec une certitude subtile qui instaure un très pur effet. Toute la tentative contemporaine de lecture est de faire aboutir le poème au roman, le roman au poème, mais sans doute qu'on s'embarrasse de trop d'éléments, avec une juxtaposition moins exacte qu'ici : et sans votre magie. Vous avez un grand succès qui s'étend ; et, en dehors du vers, où je vous aime, vous tenez là un art, avec maîtrise, *Bruges* n'y sera même plus pour rien.

Voilà qui me ravit ; votre main, cher ami, affectueusement.

Stéphane Mallarmé.

N'est pas daté dans l'original.

C'est en 1892 que Rodenbach publia *Bruges la Morte*, à Paris, chez Marpon et Flammarion. Le volume eut un immense succès.

Valvins, par Avon (Seine-et-Marne)  
Jeudi soir [8 Septembre 1892]

Cher ami,

Vous voici heureux, ce qui nous fait tels. Je pense qu'un fils était l'attendu, tout dit que Madame Rodenbach se tira de l'épreuve vaillamment, il y a lieu de sourire ; et nous embrassons de loin, pour la première fois Constantin. Votre santé, cher ami ; j'espère qu'elle ne distrait rien des soins que vous donnez à la convalescente. Même que ce serait charmant, une fois que vous auriez à cœur joie et suffisamment considéré votre enfant et qu'un jour de repos seule ne pèserait pas à sa mère, vous, Rodenbach, de venir respirer une journée Valvins ; et nous tout conter. Je vous mettrais au dos d'une carte les indications, et c'est facile. Merci du serrement de main, qui achève votre bel article sur Baudelaire.

Tous trois à vous trois  
Stéphane Mallarmé.

Date : cachet de la poste. 8 septembre 1892.

La lettre fait allusion à la naissance du fils de Georges Rodenbach ; Constantin, né le 21 août 1892. L'article sur Baudelaire a comme titre exact : « Le Tombeau de Baudelaire », et parut dans le *Figaro* du 6 septembre 1892. Mallarmé y est cité tout à fait incidemment, dans les dernières lignes : « En tout cas, malgré ses qualités d'érudit, ses jugements solides quand il étudie l'histoire des idées par la littérature, sa passion sectaire qui en fait une physionomie si originale, M. Brunetière est mal inspiré dès qu'il parle de la poésie et surtout de Baudelaire, au point qu'il semble alors prendre à tâche de justifier la boutade de M. Stéphane Mallarmé : « Les critiques sont des gens qui s'occupent de choses qui ne les regardent pas. »

XX

Paris, Mardi [1892]

Certes, mon cher Rodenbach, vous savez quel plaisir j'ai de vous voir, toujours. Il s'accroît de mon espoir d'une présentation à l'hôte nouveau de votre logis ; dont Madame Rodenbach entr'ouvrira, tant pis, les dentelles.

J'achève de me guérir d'un vil rhume pour être des vôtres Dimanche 5. Merci.

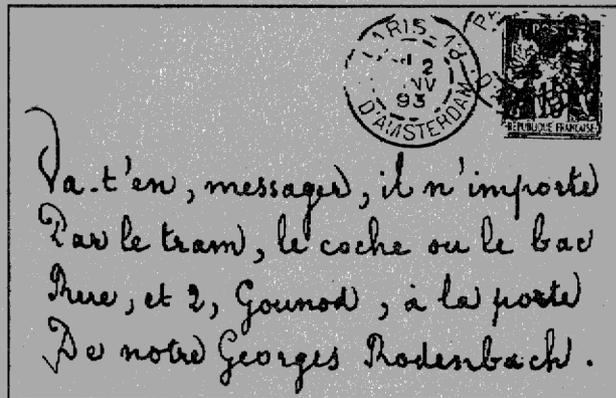
Toutes nos amitiés

S. M.

Pas de date dans l'original.

Postérieur au 21 août 1892, date de la naissance de Constantin Rodenbach.

XXI



Quatrain sur l'enveloppe (2 janvier 1893) qui contenait deux cartes de visite avec des vœux pour le Nouvel-An.

Paris, Mai [1893]

Il est très beau, cher ami, l'article sur Victor Hugo : terrible et délicat, de date si précise. J'y trouve mon nom qui, dit par vous, signifie ; marque dont votre amitié est coutumière et à quoi je voudrais répondre mieux que par ce serrement de main.

Votre

S. M.

L'article auquel Mallarmé fait allusion a paru dans le *Figaro* du 26 mai 1893 : « Hugo posthume ». Rodenbach y parle de la *Fin de Satan* et explique pourquoi le rayonnement de Hugo s'affaiblit : « A défaut de pensées originales, il a eu du moins des images sur tout, avec une abondance, un luxe prodigieux et inégalé ». Et il marque les influences qui s'exercent sur la poésie contemporaine : « Il est loin le temps où Banville, trop déferent, s'écriait : « Nous sommes tous disciples d'Hugo ou nous ne sommes pas ». Non point qu'on se soit désormais libéré et que l'originalité totale florisse dans la poésie actuelle. Au contraire, jamais l'enrégimentement n'a plus sévi. Il y a des écoles, des canons, des dogmes, des excommunications. Malheur à qui marche seul ! Mais on a changé de maître. C'est Baudelaire d'abord qui, pour les âmes actuelles, fut plus un éducateur que Hugo... c'est Poe partout : puis M. Mallarmé, Verlaine ; et les poètes anglais : Shelley, Swinburne, Rossetti... »

Paris, Jeudi [1893]

Mon cher Rodenbach

Il n'y a que vous pour tenter ces eaux-là y découvrant la merveille ou plutôt y installant votre transparente vision. Tout cela, furtif pour d'autres s'élargit en domaine nul et solitaire comme un lac, et vous y demeurez. Le *Voyage dans les Yeux*, puisque vous osez de cet éclair faire un titre et qu'il est vrai tout du long, à la lecture, ensuite, contient des vers qui sont vous jusqu'au scintillement. J'y trouve perpétuellement deux motifs de délectation : que comme par le passé vous disiez tout suffisamment bas mais sans omettre une des subtilités de votre rêverie, pour montrer que rien ne vous trahit ! aussi que par un jeu inverse vous évoquiez soudain avec mystère, d'un trait unique, vibrant, silencieux. Somme toute vous avez exprimé toujours et la quantité de blanc laissée au lecteur est cependant vaste, c'est d'un art délicieux. La touche inattendue sur le clavier y fait tressaillir notre intimité constamment. Mon cher, tout ce qu'il y a de plus de la Poésie ; et soyez content. Je le suis pour ma part : votre

Stéphane Mallarmé

*Le Voyage dans les Yeux*, nouvelle plaquette de vers, parut en février 1893, à Paris, chez Ollendorf. Rodenbach y fixait en vers musicaux et fluides les impressions les plus ténues et les plus fuyantes.

XXIV

Paris, Jeudi [1894]

Paris, Mardi [janvier 1894]

Cher Rodenbach

Ma carte n'est qu'une poignée de main qui s'annonce. Vous étiez si des nôtres déjà, le poète su par cœur et le parisien goûté, que votre décoration n'aprend rien, sauf un grand plaisir à vos amis, de savoir cela reconnu publiquement. Mille félicitations d'ici à Madame Rodenbach ; à cause que c'est pour les dames d'abord qu'on s'enrubanne.

Votre ami ancien

S. M.

N'est pas daté dans l'original. Rodenbach fut décoré de la Légion d'honneur en janvier 1894.

Mallarmé, fort détaché cependant des hochets mondains (n'a-t-il pas écrit dans *Solitude* qu'il n'éprouvait pas « grand goût pour les honneurs institués et spéciaux aux lettres »), manifestait toujours sa satisfaction des distinctions accordées à ses amis. En juillet 1880, par exemple, il avait aussi fêté la Légion d'honneur de Léon Dierx.

La merveille n'est, Rodenbach, que d'aussi délicats types hantant, vous en donniez les équivalences ; mais plutôt que chacun de ces portraits par soi vivant se transpose, pour l'esprit, en état de rêverie envolée pure hors du prétexte, plus haut que la coiffe même. Quelque fleur conventuelle, aussi celle de tout beau sommeil d'âme, y déplie une pensive blancheur. Rendre le genre de charme ici voudrait des mots, vous n'en laissez pas un, on aurait à se servir des vôtres : je crois, certes, que vous les avez, tous, mis, au cours du volume, avec quelle saveur et pourtant les espaçant magistralement.

Merci de *Musée de Béguines*, votre main, chèrement. Toutes nos amitiés à Madame Rodenbach. Mardi.

Votre  
S. M.

*Musée de Béguines* parut en mai 1894, à Paris, chez Charpentier. Le recueil, composé de neuf nouvelles précédées chacune d'une « nature morte », sorte de poème en prose où précisément, comme le note Mallarmé, se manifeste la « rêverie envolée pure hors du prétexte », évoque la vie recluse et pieuse, les élan mystiques, l'âme douce et candide de ces femmes qui se vouaient à Dieu sans prononcer de vœux définitifs. Les *Poèmes en Prose* sont écrits dans une langue pure, fluide et élégante ; dans les *Nouvelles*, Rodenbach se révèle un conteur adroit qui sait mettre en valeur le détail pittoresque et poétique et restituer l'atmosphère de silence, de ferveur du béguinage et de sa ville de prédilection. Le lecteur à qui sont familières les œuvres poétiques de Rodenbach trouvera dans *Musée de Béguines* de nombreux thèmes, de nombreuses images développés dans le *Règne du Silence* ou dans les *Vies encloses*.

Paris Décembre [1894]

Mon cher Ami

Il me restait une musique délicieuse et spéciale du *Voile* mais entendue une seule fois : que vous avez bien fait, au nom de tous nos intérêts, d'en publier la teneur, c'est simplement depuis les pièces lyriques écrites auparavant et dans un autre mode, ce que je connais, en théâtre, de mieux versifié — une création tout à fait, chaque vers allant droit à la difficulté ou à la poésie elle-même, la donnant en un trait de délicatesse et de précision inouïes et la donnant seule. Quant au drame même; vous savez quelle fut, elle reste entière, mon admiration.

A vous,

Stéphane Mallarmé

La première du *Voile*, à la Comédie-Française, eut lieu le 21 mai 1894. Mallarmé assista à une des représentations. La pièce fut ensuite publiée, la même année, chez Ollendorf.

Cette pièce (un acte, en vers) a pour point de départ un souvenir d'enfance de Rodenbach. La donnée en est assez singulière. Jean est tombé amoureux de Gudule, béguine qui soigne sa tante moribonde. Il est obsédé par le désir de voir ses cheveux toujours cachés sous la cornette. Gudule perd tout attrait pour lui lorsqu'ils lui sont révélés la nuit où meurt la malade.

La pièce fut fort discutée. La mise en scène n'alla pas sans difficultés. Marguerite Moreno, qui jouait le rôle de Gudule, portait un véritable costume de béguine, commandé au « drapier » du Béguinage de Bruges. (Cf. Pierre Maës, *Georges Rodenbach*, p. 156.) Pour préparer le succès de la pièce, Stéphane Mallarmé et Edmond de Goncourt se firent interviewer. Nous donnons dans la III<sup>e</sup> partie l'interview de Mallarmé restée inédite, qui parut dans le *Petit Bleu* du 20 mai 1894 et l'*Indépendance belge* du 21.

[Paris] 5 Mars 1895.  
Mardi.

Mon cher Monsieur Mallarmé,

Je me permets de vous rappeler ma petite invitation trop mal faite l'autre soir entre deux colloques et de vous dire que c'est pour après-demain Jeudi que nous nous faisons la fête délicieuse de vous avoir avec très peu d'amis, tout à fait entre nous et sans nul habit cérémonieux, n'est-ce pas ?

Ne vous donnez pas la peine de me répondre si nous nous sommes bien compris, et que c'est convenu ainsi.

Croyez à toute mon amitié très admirative et dévouée.

Georges Rodenbach.

Daté dans l'original.

Mallarmé était très souvent invité chez les Rodenbach qui l'admiraient et l'aimaient. A un de ces dîners, le 7 février 1895, Mallarmé rencontre les Besnard, les Franz Jourdain, les frères Rosny et Edmond de Goncourt qui nota dans son *Journal* : « Ce Mallarmé a vraiment une parole séduisante, avec de l'esprit qui n'est jamais méchant, mais soutenu d'une pointe de malice. »

Quant à la conversation de Georges Rodenbach, Edmond de Goncourt (11 février 1895) l'appréciait ainsi : « De la gaieté douce, du comique léger, de la parole joliment malicieuse et de l'entrain communicatif qui fait tout le monde causant autour de lui, ce sont les qualités de la conversation de Rodenbach. »

Paris, Dimanche [fin mai 1895]

Cher ami

Quelle vue rare et pénétrante sur le *Parnasse* et chaque mot définitif ! le médaillon qui, selon votre amitié, me revient, est celui qu'on suspend, devant son esprit, pour se revoir, quelquefois, en très beau. Tout, à dire ; mais le fallait-il avec cette hauteur. L'art délicat, aussi, des portraits est consommé. Vous — quoi !

Quant à Valvins, on nous promet quelques améliorations, la maison reste occupée mais les gens passeront par derrière, que sais-je ? et la situation devient peut-être affaire de tact. Le principal, faisant passer sur beaucoup, est de vous avoir par là : nous partirons dès après la Pentecôte et Madame et vous, un jour, viendrez déjà nous voir et chercher.

Le volume du jeune Guérin, dédié par moitié à vous et à moi, est très intéressant ; je joins au renvoi du manuscrit un mot dont il usera à son gré.

Affection de tous, à tous

S. M.

Non daté dans l'original. Après le 25 mai. En 1895, la Pentecôte tombait le 2 juin.

« La fête des Parnassiens » où Rodenbach, à son habitude, avait glissé un mot aimable pour son maître et ami et énoncé sur son art des vues pénétrantes, avait paru dans le *Supplément littéraire du Figaro*, le 25 mai 1895. (Voir le passage à la fin du volume.)

Le volume de Charles Guérin auquel fait allusion Mallarmé est *Le Sang des Crépuscules*, deuxième partie de *l'Agonie du Soleil* (1895). Le « mot » est probablement la préface que Guérin lui avait demandée. Georges Rodenbach préfacera, lui aussi, la première partie : *Les Joies grises* (1894). Nous donnons ces textes en appendice.

Valvins, par Avon (Seine-et-Marne)  
[Été 1895]

Eh ! bien, mes chers amis, quand viendrez-vous jeter un coup d'œil par ici ? Ou si nous précisons, Mardi ou Mercredi prochain ; pas aux alentours du Dimanche parce que nous vivons, ces jours-là, au milieu de pochards qu'il est inutile d'offrir. Je crois, cependant, qu'à force de patience, nous améliorerons la situation. Consultez l'horaire, soit à la succursale de la Gare de Lyon, rue Saint Lazare ; prenez un train du matin. La gare est celle de Fontainebleau, on vous y attendra en voiturette. Ecrivez *tout de suite*, pour qu'on soit content d'avance. Toujours si Constantin n'a rien changé à ses projets de villégiature..

Pour me retrouver chez moi, Rodenbach, j'ai lu, ici, *la Vocation* ; avec délice. Quel beau, poignant motif : exact et complet dans sa ligne de drame. Quant au détail, il est exquis, infini ; à chaque tournant de phrase, il y a des trouvailles de sentiment imaginaire que seul égale leur rendu. Le suprême est, n'ayant l'air de rien, de passer, tout à coup, d'une langue de récit charmante et gardant sa liberté, à ces accords de musique d'âme solennels ou subtils, qui demeurent longtemps : et perpétuellement et naturellement cela a lieu, on le subit chaque fois avec une surprise pas défraîchie, tout en se disant : Quelqu'un a pu voir et dire à ce point ! — Mais venez, nous causerons mieux. Nos trois amitiés à Madame Rodenbach.

Votre main

S. M.

N'est pas daté dans l'original. Été 1895 (juillet).

*La Vocation* a été publiée entre le 9 et le 25 janvier 1895 dans le *Figaro*, puis chez Ollendorf avec des illustrations de Henri Cassiers. C'est, dans une prose très travaillée, l'histoire d'un jeune homme — Hans Cadzand — chez qui es extases mystiques se mêlent aux extases charnelles.

La « voiturette » dont parle Mallarmé a toute une histoire. Le poète avait acheté à Fontainebleau une petite charrette anglaise à quatre places, en pitchpin, et un poney — Gobemouche — qui, élevé dans un cirque se montrait parfois assez fantasque. Léopold Daubino a célébré le gentil animal :

*Trop lentement s'en va Colette  
A bas l'anon. Toute au poney*

*Bientôt Gobemouche halète,  
Clown mutin, émerillonné,  
Dans le vent vole la charrette  
A quand le luquais galonné ?*

(Cf. Henri Mondor, *Vie de Mallarmé*, II 423.)

A part « la fluide yole à tout jamais littéraire », dans laquelle il voguait sur la Seine, Mallarmé se promenait souvent dans la « voiturette » qui lui servait aussi à aller chercher ses amis à la gare.

XXX

[Paris] 11 Juillet 1895.

Mon cher Monsieur Mallarmé,

Nous venons de rentrer de là-bas où nous avons déjà villégiaturé — et je trouve vos deux lettres, toujours si charmantes et cordiales. Aussi nous désirons beaucoup nous rapprocher un peu de vous, et aller à Fontainebleau.

Donc Madame Rodenbach, pour « vous voir et voir », ira *seule* samedi prochain à Fontainebleau où elle se fait une fête de vous trouver à la gare dans la « voiturette » annoncée. Elle passera la journée à chercher et prendre des arrangements puis reviendra ici le soir — après quoi nous repartirons à trois pour quelques semaines là-bas près de vous.

Donc à bientôt et votre très attaché

Georges Rodenbach.

Arrivera à 9 heures 6, à Fontainebleau.

Daté dans l'original.

Les Rodenbach venaient de rentrer de leur habituel séjour à Knocke, près de Bruges.

Valvins, par Avon  
Seine-et-Marne Jeudi [Juillet 1895]

Mon cher ami

Que je suis touché ou fier, les deux, de cette page rare, critique et imaginative, si admirablement déduite et figurée. Je reçois un *Argus*, avant-coureur du numéro de la *Revue franco-américaine*, et vous pensez que je me délecte : parce que tout amicale qu'elle soit, d'abord, — et n'est-ce pas cela que m'avoir dédié, en l'écrivant, un de vos morceaux les plus pénétrants, subtil et précieux, — il me semble que quelqu'un ne m'est pas tout à fait étranger à propos de qui le portrait ; ou, du moins, que je suggère ce personnage. Je vous presse fervemment la main. Cette lettre vous suivra-t-elle ; où êtes-vous ? L'autre ne vous est donc pas parvenue, qui vous demandait, à tous trois, une journée ici pour voir ou simplement se voir, et ce riant projet des Rodenbach à Fontainebleau, dissipé ! La semaine qui vient après le 14, je passe à Paris quelques heures et tâcherai de vous relancer, si vous êtes de retour. Ici les deux dames souffrantes, ce ne sera rien, me chargent pour vous, Madame et Constantin, de toujours bien inquiets : moi, de nouveau, je vous prends la main.

Votre  
S. M.

Non daté dans l'original.

Georges Rodenbach avait publié en juillet 1895, dans la *Revue franco-américaine*, un long article élogieux et intelligent sur la personne et l'œuvre de Mallarmé : « Notes sur M. Stéphane Mallarmé ». Cette étude est remarquable, et nous restitue exactement la physionomie du solitaire de Valvins. Comme malheureusement elle est quelque peu oubliée, nous la publions en appendice. Un témoignage aussi vrai et aussi sensible méritant bien d'être remis en lumière.



Le salon de la rue Gounod.

Dans un récit : *Déballage*, publié dans le *Rouet des Brumes*, Rodenbach a évoqué d'un façon poignante les sentiments qui l'animaient quand il dut abandonner la rue Gounod : « Je vivais là depuis dix années. Tout un morceau de ma vie qui, semblait-il, allait disparaître et s'y engouffrir comme dans l'éternité ! Que de souvenirs suspendus en guirlandes fantées sur ces murs ! Que d'illusions de jeunesse dédorées au fur et à mesure, en même temps que les dorures des salons ! Et les visages qui se mirèrent dans ces miroirs, aujourd'hui morts ou absents, et que j'allais voir émerger une dernière fois, comme si pour moi, ils n'existaient plus que là ! » Déjà malade, Rodenbach insiste dans ce récit sur toute une série de présages et de pensées funèbres.

[Paris] 28 septembre 95.

Mon cher maître et ami,

Comme nous vous envions ! Comme nous avons des regrets depuis notre départ de Samois ! Nous avons bien été passer une dizaine de jours autour du lac Bleu, mais il faisait une chaleur accablante. Nous nous sommes fatigués. J'ai même été un peu souffrant. Et, de retour ici, nous revoilà en pleine chaleur africaine. Nous repensons toujours à Samois et à la joie qu'il y aurait eu de passer plutôt tout ce mois au bord de la Seine, au bord de la forêt que nous nous représentons magnifique, en ce moment d'un automne qui est royal, et toute tournée aux laines multicolores des tapisseries. Même verte, elle nous fut délicieuse, grâce surtout au Faune qui la résumait pour nous, grâce à vous, mon cher maître et ami, si inépuisable en bonnes grâces, en entretiens exquis et profonds, vous que j'admiraïs comme un de nos plus grands poètes aînés, et dont j'ai vu là, plus que jamais, qu'il fallait autant *l'aimer* et le vénérer, que *l'admirer*.

Et Samois nous a été aussi délicieux, grâce à ces dames Mallarmé, si bonnes, si charmantes, si cordiales. Constantin lui-même ne peut les oublier, ni vous. Il parle souvent de « Jolie » et nous devons lui promettre qu'elle reviendra bientôt. Le matin, dans son bain, il prétend qu'il nage comme « Jolie ». Sa

mère lui a acheté l'autre jour des poissons et des barques aimantés. Ç'a été des cris de joie en y découvrant « Mallarmé dans son bateau ! »

Et voilà comment vous ne nous avez pas quittés. Vous êtes toujours avec nous. Mais la tapisserie du fond nous manque bien. Heureusement que vous allez nous la rapporter bientôt, et venir nous l'évoquer de quelques mots comme vous seul savez le faire. — Et nous mangerons une matelote, pour ressusciter tout à fait, un soir, ce joli moment de notre vie, que nous vous devons.

En attendant, mon cher Maître et ami, partagez avec Madame et Mademoiselle Mallarmé les plus vives amitiés de Madame Rodenbach et de moi, et même de Constantin.

Georges Rodenbach.

Daté dans l'original.

Jolie, c'est Geneviève Mallarmé. Le lac Bleu reste un mystère. Est-ce le lac de Genève ou celui du Bourget ? Cela paraît peu probable.

XXXIII

Valvins, 1<sup>er</sup> octobre [1895]

Cher Rodenbach

Merci de l'exquise lettre, elle vient à point, presque quand le couple, dont je continuais par une habitude charmante à voir la venue au bord de l'eau, après un mois, finalement n'arrivait pas. Vous avez laissé, pour moi, une intimité de plus à ce paysage, où des amitiés se mêlent à la solitude ; il y a de vous autres par ici maintenant, je le sentirai toujours. On ne se voit de très près qu'au bord de la vieille source naturelle, elle a avéré le charme que je trouvais dès longtemps à votre rencontre. La vie est la même que quotidiennement nous l'unîmes, vous et nous ; avec de très rares bons vents pour me punir, et le jardin séché où ne tiennent plus qu'un soleil ou deux. La forêt est luxueusement touchée, mais ne s'incendie pas encore, cela aura lieu ; alors vous viendrez aux Plâteries, annonce Madame Perrier et je me plais à le lui faire répéter. Détail mondain, les Poniatowski occupent un des pavillons de l'Auberge. Samois, je n'y passe plus ; nous avons manqué les Nadar, peu après votre abandon. On y a rejoué, en haut, la Comédie ; divinement, ma foi ! *Riquel à la Houpe* : nous aurions échangé, vous et moi, mille impressions. Tintin, on l'embrasse, est un génie, il a dit des mots, que vous ignorez peut-être, ici légendaires. Ces dames, qui me stupéfient en

reprenant des abonnements aux journaux et au cabinet de lecture, d'où je conclus, en silence, que nous resterons à Valvins, — saurai-je en faire autant ? revenez-y — envoient à Madame et à vous, à Tintin, leur sourire

Stéphane Mallarmé.

Pas de millésime dans l'original. Se rapporte à l'automne 1895 et à un séjour des Rodenbach à Samoïs pendant lequel ils eurent l'occasion de voir très souvent les Mallarmé.

On jouait parfois la comédie à Samoïs (qui est proche de Valvins). Rodenbach avait écrit un prologue pour *Riquet à La Houppes*. Il en est question dans *Nos Tréteaux*, de Paul Margueritte (qui était apparenté à Mallarmé), pp. 18-19. Ce prologue est malheureusement perdu.

XXXIV

[Paris] 29 octobre 95.

Cher Monsieur,

Je suis sûre que vous ne serez pas étonné de ce que je vous écris. Vous aviez déjà vu mon mari dimanche dernier, pâle et les traits tirés, il se faisait violence car aussitôt votre départ il s'est couché et ne s'est pas levé depuis. Et moi qui me faisais une fête de vous avoir jeudi !

Me voilà forcée de remettre à plus tard notre petite réunion. Excusez-moi auprès de ces dames Mallarmé et si vous passez dans nos parages, une petite visite à notre cher malade sera bienvenue.

Nos meilleures amitiés pour vous trois.

A. Rodenbach.

Daté dans l'original. Lettre d'Anna Rodenbach.

Rodenbach fut toujours d'une santé très délicate, il supporta ses maux en silence et avec stoïcisme. Il mourra très jeune, à quarante-trois ans, le jour de Noël de 1898, peu de temps après son maître et ami Mallarmé.

Mûris-en azur barbaresque.  
L'envoi n'est pas ce que je vena  
STÉPHANE MALLARMÉ  
L'acceptez des fruits colorés presque  
De la gloire et de vos cheveux

10. R. R. R. R. R.

Quatrain sur une carte de visite accompagnant un envoi de bonbons (Nouvel-An 1896). Il a paru dans *Vers de Circonstance*, N. R. F., 1920, p. 76.



Portrait de M<sup>me</sup> Anna Rodenbach, par Vanaise (Musée de Gand).

[Janvier 1896]

Cher Monsieur,

Vous m'avez comblée d'une charmante manière, et combien je suis fière du divin quatrain qui accompagnait votre envoi. Les bonbons si bien harmonisés de goût et de couleur, ont disparu déjà, mais je garde vos vers délicieux pour moi, et pour la postérité, eux qui sont bien plus de la «couleur de la gloire» que mes cheveux.

Merci encore ; et nos meilleures amitiés aux dames Mallarmé.

A. Rodenbach.

Réponse de Mme Anna Rodenbach, dont nous donnons en hors-texte le portrait par Vanalse, qui se trouve actuellement au Musée de Gand.

Paris, Mars [1896]

Rodenbach

Un miracle, ce livre : une symphonie, frisson à frisson pas même, de toute la pureté en jeu, quand une vision, vierge ou seulement lucide pour quelques rapports à tout survivant, se replie en soi — jamais poésie ne miroita, autant, d'absolu ; mais, grâce à vos origines, vos habitudes, l'image demeure parmi cet évanouissement suprême, avec luxe, avec transparence. Les parties d'un poème, le même, ces *Vies encloses* pour la première fois ainsi, répercutent, avec une exactitude magique, les cas divers d'une analogie.

Quant au vers, cher ami, ce délice de toute minute, se succède-t-il assez fluide, avec un trait inné de chant, divinement, sans qu'on subisse aucune répétition de la mesure : ceci est inouï et glorifié à point l'alexandrin, rien d'autre n'étant plus nécessaire.

Tout cela fait, mon cher, une œuvre, employons les mots vrais, d'un génie presque unique.

Aussi votre main

Stéphane Mallarmé.

N'est pas daté dans l'original.

Rodenbach publia en 1896 (Paris, Bibliothèque Charpentier) les *Vies encloses* où sa manière s'affirme encore et devient plus subtile. Le recueil comprenait « L' Aquarium mental », « Le Soir dans les Vitres », « Les Lignes de la Main », « Les Malades aux Fenêtres », « Le Voyage dans les Yeux » (déjà publié en 1893), « L'Arme sous-marine », « Epilogue ». On voit dans quelle estime Mallarmé tenait le poète belge : « Une œuvre, employons les mots vrais, d'un génie presque unique. »

Valentin, Vendredi  
 Comme c'est de vous, Rodenbach,  
 ce journal qui m'arrive, dans mon  
 retirement l'article est tout à fait  
 merveilleux, avec des dissimulations, quant  
 à ce sujet vierge, la danse. belles phrases  
 tout absolues. J'en suis content,  
 également, parce que je cherchais  
 à ce que vous nous fût, en bels places,  
 dans mon banquet l'atmosphère et quel  
 voilà l'occasion même. Rien de  
 hollandais, dit moi ; si j'ai un mot après  
 votre départ pour moi, je vous écris  
 " faire suivre " là-bas. ton revoir, je  
 vis sous les décombres de la maison qui,  
 au premier coup de marteau, s'est écroulée.

Stéphane Mallarmé  
 à Rodenbach ; même à son retour pour le nord

Valvins, Vendredi [8 mai 1896]

Comme c'est de vous, Rodenbach, ce journal qui m'arrive, dans mon retirement. L'article est tout à fait merveilleux, avec des divinations, quant à ce sujet vierge, la danse. Telles phrases sont absolues. J'en suis content, égoïstement, parce que je cherchais à ce que votre nom fût, en belle place, dans mon bouquin Fasquelle et que voilà l'occasion même. Rien de Hollande, des muets ; si j'ai un mot après votre départ pour Aix, je vous écrirai « faire suivre » là-bas. Au revoir, je vis sous les décombres de la maison qui, au premier coup de marteau, s'est écroulée.

Oh ! Madame Rodenbach, le bruit, même d'un pinceau sur le mur !

Bonne amitié à tous deux.

S. M.

La date est donnée par le cachet de la poste sur l'enveloppe : 8 mai 1896.

Le 5 mai 1896, Rodenbach avait publié dans le *Figaro* l'article « Danses » qui enthousiasma Mallarmé et auquel celui-ci fera allusion dans ses *Divagations* (« Crayonné au Théâtre », p. 133). Voir notes de la lettre XLIV. Nous donnons cet article à la fin du volume.

Valvins par Avon, Seine-et-Marne [1896]

Eh ! le rhumatisant, comment se comportent les eaux d'Aix.. voici bientôt, souvent j'y songe, le traitement qui prend fin. Cher ami, vous me manquez tout à fait à Valvins, j'ai pris l'habitude de vous mêler à ce feuillage et à cette rivière. Vous vous y arrêterez, c'est promis, au retour ? L'installation a été compliquée, pour moi, quant aux plâtres et pour ces Dames avec les rideaux. Nous voici tout à fait bien. J'habite une pièce large, favorable au sommeil déjà, qui le sera, je l'espère, au travail.

Avez-vous d'aimables nouvelles de Madame Rodenbach, à qui d'ici vont les sourires. Ma femme subit un état précaire et Geneviève a réveillé toute la fièvre des foies. Cher ami, envoyez-moi donc, sur un dos de carte, la date de votre article sur la Danse, au *Figaro*, que j'ai la désolation d'avoir égaré en l'emménagement. Je vous tends affectueusement une main verte, blanche, lilas de peinture murale, car j'ai tenu les pinceaux.

Votre

S. M.

Non daté dans l'original. Début de l'été 1896 (postérieur au 5 mai 1896).

A Knocke sur Mer par Bruges [Été 1896]

Mon cher Maître et ami,

C'est ici, dans le doux village de mer, encore solitaire, que votre délicieux billet est venu nous trouver. Car je me suis rebellé contre l'idée d'aller à Aix qui était de Madame Rodenbach, me jugeant vraiment trop peu atteint, pour courir les risques d'une cure, par ce bénin rhumatisme qui me paraît une propriété commune et indivise de tous les passants d'aujourd'hui. Donc nous sommes partis ensemble et directement de Paris pour ce coin de Flandre habituel, où les tours de Bruges s'allongent presque jusqu'à nous.

Peu de monde encore, et c'est charmant. J'y travaille, dans une chambre de silence, qui ne s'ouvre pas, comme la vôtre, sur une grande tapisserie vivante — mais sur des dunes, horizon d'un tumulte figé, tourment apaisé, orage du cœur abouti à de sévères lignes monotones. Il faut peut-être des yeux du Nord pour aimer cela, des yeux qui aiment à refléter des choses déjà immobiles...

Ne les viendrez-vous pas voir, ces dunes ? et nous aussi ? Ce serait si charmant, de débarquer ici avec la toute charmante Geneviève, en notre maisonnette où il y a place, et qui serait en fête de vous !

J'ai peur que la joie du Valvins nouveau ne vous retienne, les tapisseries claires, et tel fauteuil-bergère de votre goût sûr. Et non : quittez-les un

moment, pour mieux les aimer. Et écrivez-nous pour nous dire cette bonne nouvelle à l'avance, afin que nous ayons de la joie plus longtemps.

En attendant, mille amitiés pour vous et ces dames Mallarmé, de la part de nous deux, et même de la part de Constantin.

Georges Rodenbach.

Non daté dans l'original. Été 1896.

C'est à Knocke que Rodenbach écrivit la « Tentation des Nuages » des *Vies encloses*, son petit roman *La Vocation* et son plus beau livre, *Le Carillonneur*, ainsi qu'une nouvelle, *L'Arbre*, et quelques contes du *Rouet des Brumes*.

Il allait flâner et rêver le long des quais de Bruges. « Devant le mouvement exaltant de la mer, il pouvait mieux s'abstraire et transcrire ses impressions récentes de Bruges à la seule pensée que ses tours se profilaient à l'horizon. » (Pierre Maës, *Georges Rodenbach*, pp. 196-197.) Dans un poème écrit probablement à fin décembre 1897, il évoque ces séjours qui furent pour lui des moments de fécond travail et de profond bonheur :

*Souvenirs ! Souvenances !  
Le bon été près de la mer :  
Travail fécond dans le jour clair  
Pour l'œuvre des longtemps conçue ;  
La mer s'allongeait  
Vaste comme sur un projet,  
Entr'aperçue  
Entre les sables blonds des dunes étagées,  
Tranquilles éminences  
Où des fleurs piquaient leurs dragées.*

(Œuvres, *Mercur de France*, II, 307.)

Valvins, par Avon, Seine-et-Marne  
27 juin [1896]

Alors, c'est comme cela que Madame Rodenbach improvise des ordonnances et envoie le monde aux eaux ; il n'y a de rhumatisant que moi, cher ami, après quelques pointes sur la rivière, par ces grands vents. La plage, ici, se peuple : les Natanson ont loué la petite maison de Druvaire, qui vous paraissait un cimetière et, à force de couleur blanche, la font sourire. Nous attendons, à côté, Mademoiselle Manet et ses cousines. Je n'ai plus le cœur à descendre au bas Samois, n'y devant plus cogner aux volets. Le Haut est muré ; des chagrins, un divorce, ceci peut se dire entre nous, de Paul Margueritte et de sa femme, prochain ou en instance. Victor renonce à l'armée et va faire de la littérature, auprès de son frère.

Votre sourire indulgent, que j'ai senti dans la lettre amie, pardonne à nos ferveurs premières pour le logis remis à neuf et consent à ne pas nous accabler du manque à toutes nos promesses. Au monde, si je bougeais, vous le savez, c'est vers vous tous deux, confondus dans une même amitié, que j'irais ; mille motifs aisés à comprendre me retiennent, dans les embellissements de cette année envers lesquels je n'ai que cette mauvaise humeur. Mais je connaîtrai, je connaîtrai, une fois, Knocke qui est, pour moi, mieux que la mer, quelques jours en votre intimité. Aussi, ma femme qui ne va pas, nous afflige ; je ne

saurais m'éloigner, ni Geneviève. Elles se joignent à moi, dans leurs souvenirs. Bonjour, Tintin, se baigne-t-on ? votre

S. M.

Retrouvé, l'article sur la *Danse* pour le saluer en mon bouquin.

Pas de millésime dans l'original. Allusion à l'article « Danseuses » du 5 mai 1896. Thadée Natanson dirigeait la *Revue blanche*, qui se montra accueillante à Mallarmé. Tintin : le jeune Constantin Rodenbach.

Paris Lundi [1896]

Mes chers amis

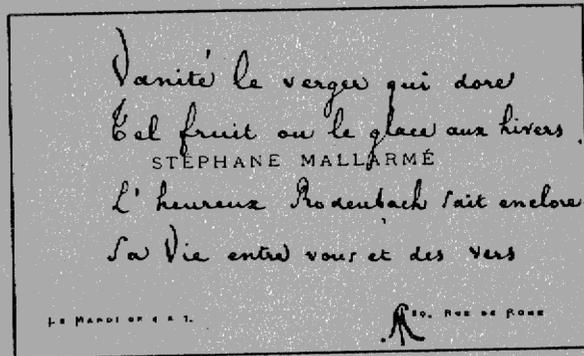
La belle surprise, au *Journal des Goncourt*, que le ménage, ou le couple Rodenbach y soit la vignette initiale égratignée de main de maître, dans tout son charme et sa rareté.

Vos deux mains

S. M.

N'est pas daté dans l'original. Le *Journal des Goncourt* a paru en 1896.

A la date du 1er janvier 1892 on trouve, en effet, la « vignette » que voici : « Dîner intime chez Daudet. » Causerie sur les ménages amis où nous tous nous nous mettons à parler du ménage Rodenbach; de l'homme, à la conversation spirituellement animée, à la discussion littéraire passionnante, de la femme, aux rébellionnements à voix basse, aux flots de paroles irritées qu'elle vous jette dans l'oreille quand elle entend une chose qui n'est pas vraie ou qui ne lui semble pas juste, et nous constatons le petit émoi chaleureux qu'elle apporte dans la froideur ordinaire des salons la vie nerveuse de ces deux aimables êtres. Une autre notation du 11 février 1894 évoque la conversation de Georges Rodenbach (voir la note à la lettre XXVII).



Quatrain sur une carte de visite, dédié à Mme Anna Rodenbach. Une copie en figurait dans le carnet où Mallarmé notait tous ses poèmes de circonstance. Ce quatrain a été publié dans *Vers de Circonstance*, N. R. F., 1920, p. 76.

[Paris] 28 janvier 1897.

Mon cher maître et ami,

Et d'abord il faut que je remercie, comme confidentiellement, pour ce qui est à moi surtout. Dans cette page à propos de la *Danse*, si exquise et s'approfondissant dans les chemins du décor qui vont à l'infini — vous m'avez donné l'immortalité dans une forme charmante. Car un livre comme *Divagations* est de ceux que saura l'avenir, « cloître brisé » dites-vous, non : cathédrale sur le papier, aux beautés morcelées, parce qu'elle ne peut s'y étaler toute. Mais chaque poète futur en volera un morceau pour le porter avec lui — relique, modèle de beauté, pierre sculptée où se résume une tour que chacun continue...

Et c'est Villiers revu, Whistler vu, les notes marginales d'un Baudelaire qui sentent le soufre et l'abîme ; les arabesques des Ballets ; encore et surtout ces uniques poèmes en prose du début qui sont, à coup sûr, impérissables.

Et je regrette de ne pouvoir, encore une fois, dire cela, publiquement et mieux, où vous savez, mais c'est défendu dans cette époque hostile et « qui survit à la beauté ».

Croyez-moi très hanté de cet admirable livre — roses, moelle et azur vierge — et votre sincère grand admirateur et ami pour toujours.

Georges Rodenbach.

Daté dans l'original.

Voici le texte des *Divagations* (« Crayonné au Théâtre », p. 133, édition Fasquelle) où Mallarmé rappelle l'article « Danseuses » et signale élogieusement le nom de son ami Rodenbach :

« Le seul, si le fallait fluide comme l'enchanteur des *Vies encloses* et aigu qui, par exception, ait, naguères, traité de Danse, M. Rodenbach, écrit aisément des phrases absolues, sur ce sujet vierge comme les mousselines et même sa clairvoyance — à propos d'une statue exposant, déshabillée, une danseuse — les accumule, les allonge, les tend par vivants plis ; puis constate le soin propre aux ballerines depuis les temps « de compliquer de toutes sortes d'atours » vaporeux l'ensorcellement des danses, où leur corps n'apparaît que comme « le rythme d'où tout dépend mais qui le cache », Lumineux à l'éblouissement. »

[Paris] 3 février 97.

Mon cher maître et cher ami,

Ai-je besoin de vous dire quelque chose pour expliquer les raisons, mon chagrin de n'avoir pas été auprès de vous hier soir ? Non, n'est-ce pas ? Et vous avez compris pourquoi je n'ai pas adhéré à des combinaisons, qui ont abouti à vous fêter comme votre réserve y consent seulement, mais comme notre amitié, votre œuvre et votre gloire nous laissent le droit de le vouloir autrement, un jour, où ce sera public, grand — et sans arrière-pensée « politique » de personne.

Votre très admirateur et très ami, pour toujours.

Georges Rodenbach.

Daté dans l'original.

Quelques admirateurs de Mallarmé — Vielé-Griffin, entre autres — avaient décidé d'offrir au poète un dîner tout intime où il n'y aurait qu'une douzaine d'invités. Le repas eut lieu chez Lathuille. Le 2 février 1897, une lyre de fleurs naturelles offerte par une admiratrice se dressait au milieu de la table. Mallarmé était assis entre Léon Dierx et Rodin. Il remercia en termes exquis, non sans souligner le caractère tout intime de cette fête. Rodenbach fut tenu à l'écart de cette manifestation. Vielé-Griffin déclare dans la *Phalange* (15 mars 1903) que « Rodenbach est mort convaincu d'avoir été exclu intentionnellement ». Ni Gide, ni Valéry, ni Bourges ne participèrent à ce repas. Cette manifestation mécontenta de nombreux amis très chers de Mallarmé et témoigne des sourdes rivalités qui existaient dans le clan de la rue de Rome.

Pour Stéphane Mallarmé.

C'est tout mystère et tout secret et toute poésie  
 S'ouvrait au sein d'un commencement de fête ;  
 La goutte de soleil dans un diamant trois ;  
 Le cristal qui qu'on se lève du verre noyé.

Une forêt de vases devant le nez ; du champagne  
 Adhésif du diapason qui n'avait pas été ;  
 Rien qu'un vase pour suggérer des roses-fées ;  
 Et de jeter d'un tonnerre la voix, comme du langage !

Poème : deux relèves se dans la religion  
 Invisible et pourtant sensible sous la robe  
 Et le yeux des rayons et tout unis en ciel.

Poème : deux clairs qui, de même, avait,  
 Scintille, intermédiaire afin d'être invisible ;  
 Et est, dans de la nuit, la fleur tournant d'un plaisir.

Georges Rodenbach

Reproduction de l'original du sonnet :  
 Pour la Gloire de Mallarmé (No XLVI).

## POUR LA GLOIRE DE MALLARMÉ

*C'est tout mystère et tout secret et toutes portes  
S'ouvrant un peu sur un commencement de soir;  
La goutte de soleil dans un diamant noir;  
Et l'éclair vif qu'ont les bijoux des reines mortes.*

*Une forêt de mâts disant la mer, des hampes  
Ailestant des drapeaux qui n'auront pas été;  
Rien qu'un rose pour suggérer des roses-thé;  
Et des jets d'eau soudain baissés, comme des lampes !*

*Poème ! Une relique est dans le reliquaire  
Invisible et pourtant sensible sous le verre  
Où les yeux des croyants se sont unis en elle.*

*Poème ! Une clarté qui, de soi-même avare,  
Scintille, intermittente afin d'être éternelle;  
Et c'est, dans de la nuit, les feux tournants d'un phare !*

Le poème de Georges Rodenbach figure dans le célèbre *Album* offert à Mallarmé par ses amis et admirateurs en mars 1897.

Sur un riche papier à la cuve où l'on voit apparaître entre les lignes d'une palme le nom de Mallarmé, chacun écrivit son hommage (ce fut Albert Mockel qui eut l'idée de l'*Album*) : Paul Claudel (un sonnet) ; Achille Delaroche (une terza rima) ; Edouard Dujardin (A Stéphane Mallarmé, Nautonnier) ; André Fontainas (Danseuses) ; Stefan Georges (Erscheinung, traduction d'Apparition) ; André Gide (Solstice, Été 1896, La Roche) ; A.-F. Herold (Ballade à la Louange des Mardis de Stéphane Mallarmé) ; Gustave Kahn (A Stéphane Mallarmé) ; Ch. van Lerberghe (Enfant délicate) ; Maurice Maeterlinck (Fragment en Prose) ; Camille Mauclair (L'Âme du Poète) ; Paul Margueritte (La Seine à Valvins) ; Victor Margueritte (En Souvenir) ; Stuart Merrill (Chrysostome) ; Albert Mockel (Coupe de Cristal) ; Charles Morice (A Stéphane Mallarmé) ; Henri de Régnier (A Stéphane Mallarmé) ; Georges Rodenbach (Pour Stéphane Mallarmé) ; Albert Saint-Paul (L'Âme aux Ailes) ; Robert de Souza (Fragment d'un Colloque passionné) ; Paul Valéry (Valvins) ; Emile Verhaeren (Molles, des Danses) ; F. Vielé-Griffin (Avec ce Grand Soleil).

Paris, 29 mars 1897

Cher ami

Cependant que je rends quelques poignées de main à qui concourut à l'inestimable album, je ne résiste pas, malgré les occasions de vous voir, au besoin que c'est de dire comme ce sonnet, sur cœur, m'enchanté, il contient l'un après l'autre, sur fond de songe tracés, plusieurs de vos vers les plus de vous par leur magie souriante et ce m'est gloire et plaisir que vous ayez été si Rodenbach et évocateur de rareté à mon intention.

Toujours la main

Votre  
Stéphane Mallarmé.

Daté dans l'original.

Novembre 97.

Mon cher maître et ami,

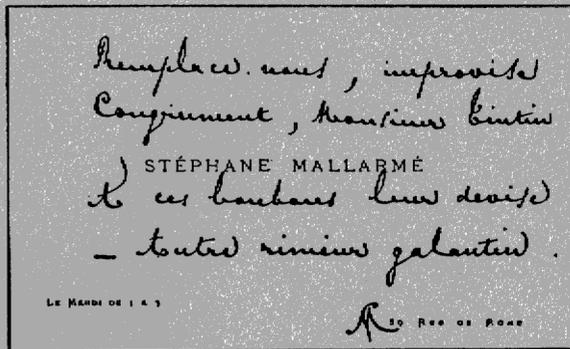
Voulez-vous, si vous n'avez rien de mieux à faire lundi soir, venir partager notre tout simple dîner, rien qu'avec nous, de quoi causer un peu après la longue absence de l'été et surtout un peu de vous dans ce nouveau logis où il semble qu'il manque quelque chose, sans doute parce que vous n'y êtes pas venu et qu'il vous ignore !

Les meilleurs souvenirs de Madame Rodenbach et moi ma fidèle et admirative amitié.

Georges Rodenbach.  
43, boulevard Berthier.

Daté dans l'original.

En novembre 1897, Rodenbach quitta la rue Gounod, pour s'installer dans un petit hôtel particulier, 43, boulevard Berthier. Amateur aussi bien d'art moderne que d'art ancien, il aménagea somptueusement son nouveau logis. Le quartier était tranquille et nouvellement créé. Entre les arbres du boulevard qui ombrageaient sa maison, ses fenêtres s'ouvraient sur un large horizon qu'il aimait. On apercevait dans le lointain les ondulations des coteaux de la Seine. On trouve une évocation de ce quartier et une allusion à Rodenbach dans le roman *La Ville Lumière* de Camille Mauclair. Nous donnons, en hors-texte, une photo du salon de la rue Gounod. Voir, dans la III<sup>e</sup> partie, l'article de Mme Anna Rodenbach (*Le Figaro*, 17 juillet 1903).

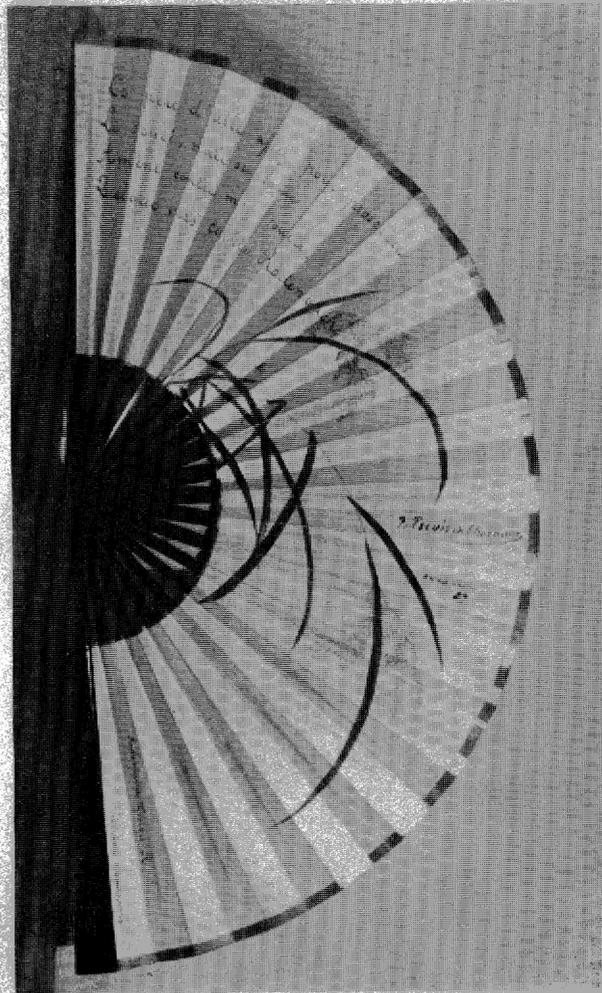


Quatrain sur une carte de visite.  
Dédié à « Monsieur Tintin », fils de Georges Rodenbach.  
Il est daté de 1893. Il a été publié dans *Vers de Circonstance*, N. R. F., 1920, p. 75, avec une variante : « Succède-nous » au lieu de « Remplace-nous ».



*Monsieur Tintin*, par Chéret.

Dessin inédit (sanguine). C'est sous cet aspect que Mallarmé a connu le fils de Georges Rodenbach. Chéret était le parrain de Constantin Rodenbach.



## L'éventail de Mme Rodenbach.

Cet éventail appartient actuellement à M. et Mme Constantin Rodenbach. C'est un simple éventail de papier avec un motif végétal très discret. Mallarmé y a écrit, à gauche, le quatrain :

*Ce coup d'aile assez pour proscrire  
Le souci, nuée ou tabac,  
Amène contre mon sourire  
Quelque vers tu de Rodenbach.*

L'éventail porte, in medio, la signature de Puvis de Chavannes et celle — très rare — de Whistler (qui signait ordinairement en dessinant un papillon).

